

# SERMON IV

## LES DOUCEURS DE LA VIE DOMESTIQUE

---

### II<sup>m</sup>e sermon sur Tite II, 5.

Exhortez-les à demeurer dans leurs  
maisons.

Mes frères, si le devoir que nous prescrit l'Apôtre était un de ces devoirs pénibles, sévères, qui demandent des efforts soutenus, une lutte longue, laborieuse, dont la récompense est souvent éloignée, nous attendrions peu de fruit de notre ministère.

Ils ne sont plus ces heureux temps où le plus simple discours d'un fidèle prédicateur de l'Évangile suffisait pour pénétrer de componction tout un peuple, pour le porter aux plus grands sacrifices, parce que la foi de ceux qui l'écoutaient lui ouvrait les cœurs et attirait la bénédiction de celui qui peut donner efficace à sa parole.

Mais loin de vous appeler, comme nous le devons quelquefois, à des combats dans lesquels il faut vaincre la nature, nous venons vous exhorter à rentrer sous son empire, à goûter les douceurs qu'elle vous offre.

O vous qui cherchez le bonheur dans la foule, écoutez-nous, et nous vous apprendrons que ce trésor est placé plus près de vous, plus à votre portée. Voilà l'intéressante vérité qu'il nous reste à vous prouver. Nous osons compter

sur votre attention. Puissiez-vous seulement ne pas en perdre le fruit ! Puissions-nous, avec le secours du Seigneur, ramener à la source des vrais plaisirs, à *la source des eaux vives*, quelques-uns de ceux qui s'en éloignent, pour se creuser des citernes crevassées qui ne contiennent point d'eau<sup>1</sup> ! Ainsi soit-il.

I. Non, mes frères, le vrai bonheur ne se trouve pas dans le tumulte du monde : la dissipation ne le donne pas : elle ne donne pas même le plaisir, qui d'ordinaire fuit les rassemblements nombreux, les amusements apprêtés. Appelleriez-vous plaisir, bonheur, je ne sais quelle joie folle, machinale, où le sentiment et la raison n'entrent pour rien, et qui nous rapproche des animaux ? Ah ! c'est dans notre cœur qu'est le sens du bonheur, si je puis parler ainsi. C'est dans l'intérieur de nous-mêmes que nous le goûtons, et le premier effet de la dissipation est de nous sortir de nous-mêmes !

Le monde peut tout au plus émuïsser en nous le sentiment de la douleur. S'il est des personnes que des chagrins secrets, des peines domestiques, engagent à chercher ces vaines distractions, en les plaignant nous leur dirons encore : *Demeurez dans vos maisons* : là vous trouverez des ressources plus pures, plus nobles et plus vraies dans la persévérance à remplir vos devoirs lors même qu'on manque à ce qu'on vous doit, dans les charmes de l'étude, dans les consolations et les promesses de l'Écriture, dans les douceurs de la prière, dans les espérances de la foi. *Demeurez dans vos maisons*, pour ne point donner de prétextes aux mauvais procédés ; pour ne pas achever de rompre des liens déjà trop relâchés. N'employez au moins

<sup>1</sup> Jérém. II, 13.

le dangereux palliatif de la dissipation qu'avec la réserve dont on use en faisant servir les poisons à l'art de guérir. Songez que, semblable à l'ivresse, elle ne soulage la douleur qu'en étourdissant la raison, et que loin de guérir le mal, le plus souvent elle l'envenime.

Quelle lassitude en effet, quand on retombe sur soi-même ! Il en est des plaisirs tumultueux comme des accès de fièvre qui sont suivis d'accablement. Et combien de mécomptes, de prétentions trompées, de mortifications secrètes, d'amertumes cachées sous un faux enjouement ! Combien de souffrances d'amour-propre plus poignantes et plus aiguës que celles du corps ! Combien de fois se vérifie pour l'homme de plaisir cette parole de l'Écriture : *Même en riant, le cœur est triste*<sup>1</sup>. Aussi personne n'est plus éloquent que lui sur le vide du monde, quand il parle sans déguisement, et s'il continue à s'y plonger, s'il rappelle bientôt ces plaisirs dont il a peint le néant, c'est qu'il ne connaît point de félicité plus réelle et plus pure ; c'est que son âme avilie n'a plus assez d'énergie pour rompre ses chaînes, pour reprendre les habitudes fortunées de la retraite et de la vertu ; c'est qu'il a besoin de s'étourdir sur le malaise qu'il éprouve et sur les pertes qu'il a faites.

*Perte de fortune !* Dans un train de vie dissipé il est rare de conserver assez de prudence pour ne pas aller au delà de ses moyens. Combien d'insensés sacrifient le nécessaire de leur famille, le patrimoine de leurs enfants, à la misérable vanité d'imiter ceux avec qui ils sont en relation, au désir de briller ! Ce désir accompagne presque toujours celui de se répandre : il suppose les mêmes pen-

<sup>1</sup> Prov. XIV, 13.

chants, la même légèreté. Ennemi de la réflexion, l'homme dissipé ne compte guère avec lui-même, et d'ordinaire il ne s'aperçoit du mal que lorsqu'il est sans ressource.

*Perte de considération!* Le monde peut accueillir l'homme frivole, mais il n'accorde son estime qu'à l'homme vertueux. Il dédaigne ceux qui ne peuvent se passer de lui et se suffire à eux-mêmes. Il frappe de ridicule l'être nul. Il flétrit du sceau du mépris ceux qui violent les devoirs que lui-même, hélas! que lui-même enseigne à négliger.

*Perte de soi-même, de ses propres facultés, de l'approbation de sa conscience.* La dissipation amène pour l'homme une espèce de dégradation morale : elle produit sur son âme un effet analogue à celui de l'air sur ces liqueurs qui, trop longtemps exposées à son action, perdent leur force et leur parfum. Il ne saurait plus penser avec profondeur ni sentir avec énergie. Plus de délicatesse, plus de pensées nobles et généreuses : l'attrait du plaisir lui ferait faire mille bassesses. Plus de force, plus de ressort : les motifs les plus pressants, les intérêts les plus sacrés ne peuvent obtenir le sacrifice de ses coupables habitudes. Quoiqu'il se fuie lui-même avec soin, il a pourtant le sentiment confus de son état. Le remords le blesse quelquefois comme ces douleurs sourdes dont l'impression n'en est que plus cruelle. Il en sent le trait toutes les fois qu'il entend louer chez autrui les qualités qu'il a négligé d'acquérir, les vertus qu'il a perdues. Alors apparaît à ses yeux, malgré lui, le fantôme hideux de sa propre ressemblance ; et si rien n'est plus doux pour l'âme humaine, après les délices de la piété, que de se sentir dans l'ordre et digne d'approbation, rien aussi ne répugne

plus à sa nature que d'être forcée de se voir avilie et méprisable.

Perte de la *tendresse de ses proches*, de celle qu'il avait pour eux, de celle qu'ils avaient pour lui. Cet amour dont le Créateur a mis le germe précieux dans le cœur des membres d'une même famille a besoin, pour se développer et se nourrir, de soins et d'intimité. Ce n'est pas en se montrant de loin en loin dans sa maison qu'on peut goûter les douceurs domestiques. Il faut y vivre : il faut faire de cet asile le théâtre de son existence : il faut s'occuper du bonheur de ceux qui l'habitent avec nous et des devoirs que nous avons à remplir envers eux. Or sous quelque point de vue que vous envisagiez l'homme dissipé, il n'est plus capable d'aimer, comme il n'est plus digne d'être aimé. Il garde pourtant quelque souvenir de ces affections puissantes qui charmèrent autrefois sa vie. Il aperçoit souvent, quoiqu'il craigne de s'arrêter à cette idée, qu'en les sacrifiant aux vaines joies du monde, il a fait un échange inégal. Sans tenir lui-même à ce qui l'entoure, il souffre dans son amour-propre en voyant qu'il en est compté pour rien. Il s'effraye de l'isolement où il se voit. La pensée qu'aucune larme n'arrosera sa tombe lui fait une amère sensation. Non, non, ce n'est pas impunément qu'on renonce au bonheur simple et vrai de la vie domestique. Au fond du cœur de celui qui en néglige les devoirs, habitent les souvenirs pénibles, les sentiments amers : ils y sont placés comme la lie au fond d'une liqueur, d'où elle se soulève et la trouble à la moindre agitation.

Perte enfin et surtout, *perte des espérances religieuses et des plaisirs de la piété*. Quand, par un bonheur peu commun l'homme dissipé conserverait la foi de l'esprit, il perd au

moins celle du cœur, sans laquelle l'autre n'est rien. Les grands objets dont il ne s'occupe jamais, un Dieu qui veille sur notre sort, qui dirige tout pour notre bonheur, qui nous permet de le nommer notre père, de communiquer avec lui, de l'appeler en tout temps à notre aide; un Sauveur qui nous a rachetés de la condamnation, qui nous bénit du haut des cieux, qui nous régénère et nous sanctifie par son esprit; une félicité infinie promise à la foi et à la vigilance, tous ces objets dont la pensée, dont la perspective nous anime, nous soutient, fait notre joie et notre sûreté, ils ne sauraient se peindre à son imagination dégradée, à son esprit matérialisé : il n'a plus le droit de se les appliquer : ces objets n'existent plus pour lui.

Grand Dieu! quel est donc le sort du mondain dont la félicité se borne aux biens trompeurs, aux plaisirs vains et passagers de la terre; dont l'âme est bouleversée quand il craint de les perdre, et qui perd tout en effet quand ils lui sont ravis? *Il est mort en vivant*, dit l'Écriture<sup>1</sup>; il est mort à la véritable vie. Et quelle sera l'issue de cette déplorable existence? Que deviendra-t-il à la fin de sa carrière? Le monde n'est pas, comme le Dieu de l'Évangile, un maître généreux qui traite bien ses serviteurs jusqu'à la dernière heure. Avec la jeunesse s'envolent les agréments qui lui plaisent : la beauté se flétrit; l'imagination s'éteint; la gaieté se perd : on voit paraître une autre génération qui veut briller à son tour, et qui chasse du théâtre de la vie ceux qui la devançaient. Cependant l'homme arrive sur les bords de la tombe, et celui qui a vécu *sans Dieu dans le monde* est alors *sans espérance*. Non,

<sup>1</sup> 1 Tim. v, 6.

il ne saurait avoir cette espérance divine qui peut *fortifier en nous l'homme intérieur, lorsque l'homme extérieur se détruit*<sup>1</sup>, qui peut élever un être déchu, mais régénéré, au rang de compagnon des anges; cette espérance divine qui vient éclairer le soir ténébreux de la vie, et faire briller pour nous au delà du tombeau une nouvelle aurore plus radieuse et plus pure.

Répondez-nous maintenant, chrétiens! Peut-il jouir encore de quelque bonheur, celui qui fait tant et de telles pertes? Eh! ne suffirait-il pas d'une seule pour troubler, pour empoisonner la vie?

Est-il heureux ce jeune homme qui, dédaignant les joies innocentes de la famille, va chercher au dehors des plaisirs dangereux, peut-être criminels? Il ne rentre point dans la maison paternelle sans embarras et sans crainte. Pour dérober ces honteux secrets à ceux qui lui sont unis par les liens les plus étroits, il est obligé de leur fermer son âme. Cette âme flétrie, dégradée, ne peut plus, comme autrefois, se confondre avec la leur en épanchements délicieux. Est-il heureux, lui sur qui ne tombent plus les regards satisfaits d'un père, d'une mère; qui, pour voler d'amusements en amusements, les abandonne à leurs inquiétudes, et voit dans leurs traits altérés, dans leur santé languissante, bien moins l'ouvrage des années que des chagrins qu'il leur a causés? Est-il heureux, lui qui peut craindre que la Providence ne leur suscite des vengeurs dans les enfants qui naîtront de lui?

Est-il heureux ce chef de famille devenu étranger aux siens? Tout occupé d'objets frivoles, il n'a point acquis

<sup>1</sup> 2 Cor. iv, 16.

les lumières et la capacité nécessaires pour les gouverner : il n'a point fait son étude du soin de leur bonheur. Prévenant, aimable pour les étrangers, c'est dans sa maison qu'il donne un libre cours à son humeur et à ses défauts. Loin de se lier à sa compagne par cet échange d'attentions, de soins, de sacrifices qui serre les nœuds de l'amitié, et rend deux époux plus chers, plus nécessaires l'un à l'autre au dernier âge de la vie, que lorsqu'ils brûlèrent des feux de la jeunesse, il l'a forcée à se détacher de lui, à détruire peut-être un sentiment qui la rendait malheureuse. Peut-être a-t-il entendu cette victime d'un lien mal assorti, maudire le moment où ils se sont unis. Peut-être a-t-il entendu ses enfants se plaindre de ce qu'il néglige leur éducation ou dissipe leur patrimoine : du moins il croit lire ce reproche dans leurs regards. Eût-il même le bonheur d'avoir des fils bien nés et respectueux, ses remords n'en seraient que plus poignants. Il sait qu'il ne doit leurs égards, leur respect qu'au sentiment du devoir, qu'à leur obéissance à ce commandement du Souverain : *Honore ton père et ta mère*. Son cœur lui dit qu'il ne mérite pas d'être honoré. Son cœur lui répète cette terrible sentence : *Si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulièrement de ceux de sa maison, il a renoncé à la foi, il est pire qu'un infidèle*<sup>1</sup>.

Est-elle heureuse cette mère imprudente et coupable qui, laissant en d'autres mains les enfants qu'elle a mis au monde, passe dans les plaisirs le temps qu'elle devait leur consacrer ? Elle les voit porter ailleurs leur amour et leurs caresses, et loin qu'elle en puisse attendre le retour quand la raison viendra les éclairer, elle doit craindre que

<sup>1</sup> 1 Tim. v, 8.



la raison n'achève de lui fermer leur cœur. Chaque jour elle sent quelque altération dans l'estime et les égards de son époux. Elle entrevoit les désordres qui se glissent dans sa maison durant son absence : elle n'y rentre point sans éprouver quelque mortification ou quelque amertume. Elle pressent les maux que l'avenir lui réserve, quoiqu'elle n'ait pas la force de les prévenir.

Est-il heureux cet homme déjà parvenu à l'automne de la vie et qui, toujours entraîné par le tourbillon du monde, n'a jamais songé au but de l'existence? Recherché par des êtres aussi vains que lui, il n'a point joui de la bienveillance publique : il n'a jamais entendu l'accent flatteur de l'estime et du respect. Comme il n'a rien fait pour la société où il vit, aucun regret n'honorera sa mémoire. Une éternelle frivolité, des passions puériles ont consumé sa vie : il ne voit dans le passé qu'un vide affreux, peut-être des fautes irréparables. L'avenir éternel dont il détournait ses regards se rapproche toujours davantage; il y touche : il le voit s'ouvrir devant lui, et qu'aperçoit-il dans cet avenir? Un Dieu auquel il n'a jamais pensé; un Dieu qui punit même le serviteur inutile; un Dieu qui lui demandera compte d'une vie oiseuse et criminelle; un Dieu qui a dit : *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu* <sup>1</sup>.

II. Mais détournons nos regards de ces lugubres tableaux, et pour soulager notre cœur oppressé, jetons les yeux sur ceux qui cherchent le bonheur dans la retraite et l'accomplissement des devoirs.

Voyez ce jeune homme qui partage son temps entre son Dieu, ses parents et l'étude. Il se prépare à remplir avec

<sup>1</sup> Math. III, 10.

honneur la vocation qu'il a choisie. Il trouve dans le commerce des hommes distingués de tous les siècles, mille pensées nobles, intéressantes, utiles, dont son esprit s'alimente et sa mémoire s'enrichit. Il trouve dans la parole de Dieu les lumières, les directions, les forces dont il a besoin pour rendre sa conduite pure. Ses facultés qui n'ont jamais été prostituées au monde et aux passions, se développeront, se perfectionneront au profit de la vertu. Objet des bénédictions de la Providence, espoir de ses tendres parents, déjà la considération l'environne ; le public encourage ses efforts : son éloge est dans la bouche de ceux même dont son exemple fait la censure.

Voyez ce domestique qui par sa fidélité, ses longs services, ses principes religieux, s'est fait estimer et chérir de ses maîtres. On écoute ses avis inspirés par l'attachement ; on le considère non-seulement comme un frère en Christ, mais aussi comme un membre de la famille : dès longtemps il s'est identifié avec elle. Il a vu naître, il a porté dans ses bras ces jeunes gens qui en seront un jour les chefs : il s'approprie leurs avantages, il jouit de leurs succès. Est-il malade ou affligé, tous le soignent, comme s'il leur appartenait. L'idée d'une séparation ne s'offre jamais à eux ni à lui ; et quand il n'aurait pas une ressource assurée dans son travail et son économie, cette maison où se forma sa jeunesse offrirait à ses vieux ans un asile honorable et doux.

Voyez cette jeune personne dont les moments s'écoulent, non dans les plaisirs, les fêtes, les soins d'une vaine parure, mais dans ceux que lui demandent ses jeunes sœurs ou des frères en bas âge. Son cœur virginal connaît déjà la tendresse maternelle, ses plaisirs et son noble dévouement. Ce n'est point pour elle-même, c'est pour ces

orphelins, objet de ses sollicitudes, qu'elle porte ses regards et forme des projets dans l'avenir. C'est pour eux qu'elle souhaite de vivre. C'est sur eux qu'elle implore les bénédictions du Seigneur. Chérie de ces innocentes créatures qui paraissent sentir ce qu'ils lui doivent, avant de pouvoir le comprendre, elle ne songe point à former d'autres nœuds. Elle veut achever la noble tâche qu'elle s'est imposée. Elle est heureuse en les voyant croître dans la grâce et dans la connaissance du Sauveur.

Cette autre consacre ses beaux jours à soigner des parents infirmes. Ils attribuent à ses tendres soins la prolongation de leur vie. Quels sentiments leurs bénédictions élèvent dans son âme ! Elle croit entendre le Tout-Puissant les ratifier dans le ciel. Partout où elle se montre, elle reçoit un tribut d'estime, et à travers la modeste rougeur qui couvre son visage, lorsqu'on loue sa piété filiale, on aperçoit une âme contente d'elle-même, un cœur qui rend grâce au Seigneur et qui se réjouit en lui.

Jetez les yeux sur cette épouse, cette mère qui met sa gloire à remplir les devoirs de la vie domestique dans l'obscurité de la retraite. Elle est l'âme de sa maison que sa présence vivifie. Le cœur et l'esprit de ses enfants se développent, se forment sous son heureuse inspection. Elle est à leurs yeux l'image de la Providence. Tous s'attendent à elle : tous ont recours à elle dans leurs maux et dans leurs besoins. Elle distribue à chacun en son temps ce qui lui est nécessaire. Elle pourvoit à tout, remédie à tout, et toujours en s'humiliant devant le Seigneur, en reconnaissant toujours qu'elle n'est qu'un instrument en ses mains. Tous ceux qui la connaissent la nomment le modèle des femmes et des mères ; mais c'est dans la tendresse et les vertus de ses enfants ; c'est

dans le cœur d'un époux qui sent le prix du bien qu'il possède ; c'est surtout dans les sentiments d'une âme qui s'élève à son Dieu avec le désir ardent, avec le ravissant espoir de lui plaire, de faire ici-bas son œuvre, c'est là qu'elle trouve sa plus douce récompense.

Considérez enfin ce père sage et craignant Dieu qui se plaît à passer dans sa maison tous les moments dont il peut disposer. Vous apercevez qu'il en est le chef, non à la gêne, à la contrainte, au triste silence qui règne autour de lui, mais aux empressements flatteurs, à la joie vive qu'excite sa présence. Essayez de vous figurer ce qui se passe en lui lorsque après les travaux du jour il rentre dans sa demeure. Ah ! dans cet asile chéri tous les sentiments doux et aimables se réunissent pour embellir son existence. Il retrouve les souvenirs du premier âge en se mêlant aux jeux de ses enfants. Il se livre aux enchantements de l'espérance, en tirant d'heureux présages de leurs naïves pensées, de leurs mouvements ingénus, des douces larmes qu'ils répandent lorsqu'il leur parle du Fils de Dieu descendu du ciel *pour chercher et sauver ce qui était perdu*<sup>1</sup> ; de ce Jésus qui a souffert pour nous jusqu'à la mort de la croix, de ce Jésus qui aima les enfants et qui les bénit. Assis auprès de sa compagne qui partage ses sentiments religieux, il goûte cette sécurité, cette confiance, ce repos du cœur que donne une affection légitime dont les nœuds sont resserrés par un anneau bien plus puissant, par l'amour qui les unit à leur Dieu, à leur Sauveur.

Mes frères, pour des âmes qui ne connaissent point

<sup>1</sup> Luc, xix, 10.

encore les joies du ciel, est-il de félicité plus touchante et plus vraie?

Les voilà ces plaisirs domestiques que la Providence nous a destinés. Ils ne s'enfuient point avec les années. Ils sont de tous les moments. Ils sont faits pour tous les hommes. Ils ne dépendent ni du talent ni du génie. Ils offrent un doux remède aux souffrances du corps et aux peines de l'âme, un contre-poids aux maux publics, une ressource au milieu de la corruption générale. Dans un siècle irrégulier, dépravé, il est difficile peut-être d'exercer les vertus publiques ; mais on peut toujours se montrer époux tendre et fidèle, maître facile et généreux, serviteur dévoué, père sensible et vigilant, enfant soumis et respectueux.

Peignez-vous, mes frères, une famille dont tous les membres sont occupés ainsi à mériter l'estime, l'amour les uns des autres par un principe de conscience et pour plaire à Dieu ; que manque-t-il à leur bonheur ? sont-ils dans une situation fâcheuse qui leur impose des privations, un travail pénible ? Le sentiment de la protection du Seigneur, le sentiment de leur mutuelle tendresse soutient leur courage, anime leurs efforts, adoucit les peines du présent et donne l'espoir d'un heureux avenir. *Ils ne s'inquiètent de rien, mais ils font connaître leurs besoins à Dieu par des prières et des supplications, en y joignant des actions de grâces*<sup>1</sup>. Sont-ils exposés à ces peines qui viennent du dehors, des passions des hommes, des révolutions de la société ? Ils s'aident mutuellement à les supporter ; ils se réfugient d'autant plus volontiers dans l'asile domestique, comme dans un sanctuaire, dans une

<sup>1</sup> Philip. iv, 6, 7.

haute retraite, que leur a ménagée l'Éternel, et où il leur fait sentir sa présence.

La mort, il est vrai, peut menacer de rompre cette société fortunée; la maladie peut la troubler; et il le fallait pour que nos cœurs ne fussent point tentés de s'arrêter aux créatures, de s'attacher trop à la terre. Il le fallait pour nous faire sentir l'insuffisance, l'instabilité de tout ce qui est humain, pour nous rappeler à l'Éternel, au seul être dont rien ne peut nous séparer. Il le fallait pour que nous apprissions à aimer en lui, à aimer pour l'éternité ceux qu'il a mis à côté de nous durant notre pèlerinage. Elle est cruelle sans doute, cette épreuve; mais c'est alors aussi que les cœurs se déploient. C'est alors qu'on peut montrer combien l'on aime et sentir combien l'on est aimé. Les tendres soins d'une fille, d'une épouse, sont bien plus efficaces que les secours de l'art. Leurs prières touchantes qui montent jusqu'au trône du Seigneur, émeuvent souvent ses compassions. Il est rendu à leurs vœux, celui qu'elles ont tant craint de perdre; ou s'il doit les précéder dans une meilleure patrie, la foi les console par l'espérance ravissante d'une prochaine, d'une éternelle réunion. Ils savent que leur *Père céleste veut tout réunir en Christ, tant ce qui est dans le ciel que ce qui est sur la terre* <sup>1</sup>.

Je m'arrête, chrétiens; je crains de me livrer trop à l'intérêt de mon sujet; mais, en finissant, je dois vous sommer devant Dieu de vous appliquer à vous-mêmes ce que vous venez d'entendre et de faire en sorte que vous n'ayez pas reçu sa grâce en vain.

Je sais qu'il est parmi nous des familles heureuses où

Ephés. 1, 10.

se conserve le goût de la retraite, de la vie domestique et de l'antique simplicité. Mais, à parler en général, ces mœurs s'enfuient loin de nous : ce ne sont plus là nos inclinations et nos plaisirs.

Recevez nos félicitations, vous qui, dociles à la volonté du Créateur, vivez habituellement pour cette société domestique dans laquelle il vous plaça ! Puissiez-vous jouir longtemps de ses douceurs, être longtemps ici-bas l'objet de l'affection de vos proches, de l'estime de vos concitoyens, des bénédictions du Très-Haut !

Et vous à qui l'on peut faire la question que fit autrefois un étranger, lorsqu'à son arrivée dans une cité célèbre, on lui vantait la magnificence des jeux publics et le concours immense des spectateurs : N'avez-vous donc ici ni femmes ni enfants ? vous à qui l'on peut demander à juste titre : N'avez-vous ni père, ni mère, ni femme, ni enfants ! vous qui négligez des biens que vous regretterez un jour avec amertume ! Si votre sensibilité n'est pas détruite ; si vous avez éprouvé quelque émotion à l'ouïe des vérités que nous avons rappelées, à la vue des tableaux que nous avons tracés, ah ! je vous en conjure ; allez, au sortir de ce temple, allez les réaliser dans vos familles ; allez leur rendre le bonheur et le goûter dans leur sein.

Mais s'il était quelqu'un dans cette assemblée qui n'eût rien éprouvé durant cette heure, qui ne pût se faire aucune idée de la félicité dont nous vous avons entretenus, nous ne le presserions plus ; et que pourrions-nous ajouter à ce que nous avons dit ? Émus d'une pitié profonde nous nous élèverions en sa faveur à celui qui peut tout. Grand Dieu ! lui dirions-nous, toi qui *des pierres même suscites*, quand tu le veux, *des enfants à Abra-*

*ham*<sup>1</sup>, toi qui soufflas dans le premier homme un esprit de vie, prends pitié d'un infortuné qui a laissé s'éteindre le feu céleste que tu avais mis en lui. Déploie aujourd'hui cette vertu puissante qui anima jadis la matière insensible. Parle, Seigneur, et les cœurs glacés reviendront à la vie. O Dieu tout bon, fais que nous entrions tous dans tes vues, et qu'après avoir cultivé dans la retraite les tendres affections de la nature, les nobles sentiments de la piété, qui seuls peuvent suffire à notre âme, nous soyons un jour reçus dans ces demeures éternelles où nous serons plus parfaitement unis les uns aux autres ; où nous t'aimerons plus parfaitement, et où *tu seras tout en tous*<sup>2</sup> ! Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Luc, III, 8. — <sup>2</sup> 1 Cor. xv, 28.